



**16. Du vide à la
destruction : la double
fissure de l'identité
serbe**

Taïka Baillargeon

Tous les jours, à Belgrade, j'allais me perdre quelque part en cherchant les traces de l'ailleurs et de l'incompris. Systématiquement, je finissais par regagner le centre, tournais à gauche sur Kneza Milosa, et me retrouvais au coin de Nemanjina à observer le Quartier général militaire. Les ruines de ce bâtiment, bombardé par l'OTAN en 1999, me fascinent et me repoussent à la fois.

Du vide à la destruction : la double fissure de l'identité serbe. Étude de cas sur le Quartier général militaire de Belgrade

Tous les jours, à Belgrade, j'allais me perdre quelque part en cherchant les traces de l'ailleurs et de l'incompris. Systématiquement, je finissais par regagner le centre, tournais à gauche sur Kneža Miloša, et me retrouvais au coin de Nemanjina à observer le Quartier général militaire. Les ruines de ce bâtiment, bombardé par l'OTAN en 1999, me fascinent et me repoussent à la fois. Le cadre bâti et les immenses crevasses qui l'habitent depuis 10 ans me rendent mal à l'aise.

Le malaise ressenti vient tout d'abord de la scission entre le bâti et le détruit. Ces ruines sont laissées là, au cœur de la ville, et provoquent une importante discontinuité dans le tissu urbain. Dans une ville, le sentiment d'inquiétant et d'étrange, qui nous ramène au malaise, est souvent provoqué par les terrains vagues, le vide, les bâtiments abandonnés, détruits ou négligés. Ces espaces sont en quelque sorte des non-lieux qui créent une rupture avec le déjà-là. De la même façon, selon le critique d'architecture Robert Bevan : « there is both a horror and a fascination at something so apparently permanent as a building, something that one expects to outlast many a human span, meeting an untimely end » (Bevan 2006 : 7). Cette césure qui bouleverse le temps et la durée, dans un contexte d'après-guerre, est aussi fortement liée à l'histoire récente. Dans ce cas-ci, le bâtiment bombardé à Belgrade nous ramène aux guerres des Balkans qui génèrent encore aujourd'hui une panoplie de questions irrésolues concernant l'identité yougoslave.

En faisant des recherches sur la conception de ce bâtiment, je me suis aperçue que le vide était déjà à la base du plan initial de son architecte. C'est-à-dire que celui-ci a pensé son édifice en fonction d'un vide qui était pour lui plus important que le cadre bâti. C'est aussi cette fissure-là, initiale et fondamentale, qui provoque un sentiment de malaise. Un peu comme si l'architecte, sans le savoir, s'était fait prophète de l'échec. Cette fissure est également liée à la question de l'identité en Yougoslavie.

Le Quartier général militaire de Belgrade présente ainsi une double fracture : la première, créée par l'architecte ; la seconde, par les bombardements de l'OTAN. Ceci provoque un double malaise spécifiquement lié à la question d'identité nationale en Yougoslavie, puis en Serbie. Je présenterai le bâtiment tel qu'il a été pensé et construit. Puis, j'aborderai ce qui en reste aujourd'hui, à travers une mise en contexte du questionnement identitaire qui prend place en territoire yougoslave.

1. Première fissure 1953-63

Le Ministère de la défense nationale à Belgrade, mieux connu sous le nom de Quartier général militaire, a été construit entre 1953 et 1963 par l'architecte Nikola Dobrovi . Initialement, ce bâtiment

16. Du vide à la destruction : la double fissure de l'identité serbe

incluait deux constructions massives séparées par un vide, une rue. La construction du bâtiment coïncide avec l'expression d'une nouvelle identité yougoslave, peu après la dispute entre Tito et Staline en 1948 et le refus de la Yougoslavie de signer la résolution du *Cominform* qui réunissait les pays du bloc de l'Est. C'est l'époque où la Yougoslavie entreprend une autonomisation qui se développe principalement autour de l'idéologie du *self-management*. Le *self-management* était un système hybride qui proposait une coexistence de diverses formes d'organisation de l'économie : « It was not planned socialism like in the Soviet Union, but also not a pure market economy. It was something in between » (Kulji 2003 : 1). Le sociologue Todor Kulji , parle ici d'une idéologie « of the third way » à laquelle se rattache Dobrovi lorsqu'il pense l'édification du ministère de la Défense nationale.

1.1. La question du national

En Yougoslavie, à l'époque de Dobrovi , et encore aujourd'hui, la question nationale semble se diviser en deux grandes écoles de pensées. D'un côté, il y aurait le nationalisme et, de l'autre, une sorte d'internationalisme représentée aujourd'hui par ceux en faveur de l'entrée dans l'Union Européenne. Dans son texte *Effacer l'Autre*, le philosophe albanais Muhamedin Kullashi affirme que la notion de « nation » dans les Balkans tient en quelque sorte du culte des ancêtres, portant en elle un discours sur le héros et le sacrifice. Cette conception se base généralement sur des mythes fondateurs qu'on trouve dans les différentes cultures balkaniques. Cette mentalité, qui existe encore dans les pays des Balkans, est celle des nationalistes. Elle a d'ailleurs été reprise par les grands coupables des génocides perpétrés pendant les guerres de l'Ex-Yougoslavie. La pensée dite « internationale » remonte plutôt au début du 20^e siècle et se définit d'abord par une volonté d'être considéré comme un pays européen, puis démocratique, et enfin, capitaliste. Cette pensée « internationale » apparaît dans l'entre-deux guerres, dans la première Yougoslavie. Il s'agit pourtant là d'une appropriation de l'autre plutôt qu'une élaboration du soi. Cette pensée tournée vers l'international se traduit, en architecture, par une reproduction massive de styles et de genres du déjà-là et de l'autre.

Au temps de la Yougoslavie de Tito, la l'idéologie nationale se fait plutôt dans l'entre-deux. Il s'agit d'un nationalisme qui n'exclut pas l'international, qui tend plutôt à s'inscrire dans l'international tout en participant à la création d'un supranational. C'est à cette pensée que se rattache l'œuvre de Dobrovi , présentant une tierce avenue pour l'identité nationale de la nouvelle République.

Selon la critique et historienne de l'architecture Liljana Blagojevi , Dobrovi est généralement considéré comme neutre en termes de représentation nationale. Pourtant, ses plans posent tout de même cette question. Il ne s'agit pas pour lui de dépeindre l'histoire ou l'hégémonie d'une culture, mais de construire une architecture nouvelle qui participerait à la naissance et à la pratique d'une *identité moderne*. À mon sens, la question qu'il pose n'est pas tellement « comment représenter le national ? », mais plutôt « qu'est-ce que l'identité yougoslave ? ». Dobrovi ne fait pas de représentation, il pose un problème et construit un lieu pour la création du nouveau. La chute du lieu vers le non-lieu dans sa construction est fondamentale à l'invention. Et cette question, « quelle identité ? » - comme s'il n'en existait pas, ou plutôt comme s'il en existait plusieurs - relève d'un rejet du passé au profit d'un avancement qui serait intrinsèque à la nation pour un progrès global.

1.2. Le bâtiment

16. Du vide à la destruction : la double fissure de l'identité serbe

Cette fissure initiale dans l'œuvre de l'architecte propose un espace pour la création d'une Yougoslavie qui se situerait entre le socialisme de l'Est et le capitalisme de l'Ouest, mais aussi au-delà du national et de l'international. Cela dit, ce serait minimiser l'originalité et la particularité du travail de l'architecte que de s'en tenir à une conception purement représentative du politique. En 1960, Dobrovi publie un article dans la revue *ip* (Zagreb) dans lequel il montre bien que son travail prend forme à partir d'une interprétation personnelle de textes de Bergson et, plus particulièrement, de *Matière et mémoire*. Il y présente une série de plans assez obscurs (qu'il appelle *Les Schémas dynamiques de Bergson*) à travers lesquels il pense l'espace en mouvement. Il cherche à créer un lieu de transformation, où l'architecture passe du stade de balance statique (le bâti) à celui de l'impulsion dynamique (le vide), de la matière à la temporalité et ainsi du réel au possible. Dobrovi présente ici la matière à travers un montage de volumes solides et de formes géométriques négatives. En intégrant le vide, il crée ce qu'il appelle « un montage d'expériences spatiales » (Blagojevi 2003 : 117). La notion d'expérience est primordiale car c'est essentiellement à travers une expérience spatio-temporelle (celle de l'objet, mais aussi celle du passant) qu'il parvient à établir une durée pour une nouvelle identité.

Selon l'architecte Srdjan Jovanovi Weiss, Dobrovi imagine le vide en tant que partie intégrante de sa nouvelle image de l'identité nationale (Jovanovi Weiss 2000 : 3). À mon sens, ce vide est l'identité Yougoslave à l'époque où Dobrovi pense son bâtiment : un vide d'histoire nationale et un vide de mémoire. Il faut souligner qu'à l'époque la Yougoslavie sort à peine de cinq cents ans d'occupation ottomane et austro-hongroise, et qu'elle rassemble six républiques, dans lesquelles on parle trois langues officielles écrites en deux alphabets, et où l'on pratique trois religions. Aussi, une représentation de l'identité proprement yougoslave, qui est non seulement hétérogène mais conceptuelle et qui, pour sa survie, doit taire le passé, semble assez complexe, voire impossible. Avec son vide habité par une rue passante, Dobrovi invite, en quelque sorte, le peuple yougoslave à expérimenter et à participer à la naissance d'une Yougoslavie moderne qui ne serait pas fondée sur le réel mais sur le possible. Comme l'écrit Michel de Certeau dans ses *Arts de faire* : « Pratiquer l'espace c'est répéter l'expérience jubilatoire de l'enfance : c'est, dans le lieu, être autre et passer à l'autre » (1990 : 164). Pour l'anthropologue Marc Augé, cette expérience dont parle de Certeau repose sur « l'expérience de la naissance comme expérience primordiale de la différenciation, de la reconnaissance de soi comme soi et comme autre que réitèrent celles de la marche comme première pratique de l'espace » (1992 : 107). On pourrait avancer que le vide chez Dobrovi propose la naissance d'une nouvelle identité à travers une pratique de l'espace dans laquelle les sujets pourraient identifier un soi national.

>>>

1.3. La modernité Yougoslave et les racines de l'idéologie de la troisième voie

Malgré ce qu'on pourrait penser, cette position n'est pas une innovation de l'époque de Tito, elle prend plutôt ses racines au début du 20e siècle dans la première Yougoslavie. Il semble nécessaire de présenter ce qu'on pourrait appeler la « genèse » de cette idéologie pour démontrer que le bâtiment de Dobrovi n'est pas un outil politique ni un outil idéologique yougoslave, mais une réflexion qui se réfère bien plus à l'art et à la pensée moderne qu'à l'économie ou au politique. Selon l'historien de l'architecture Miloš Perovi, le bâtiment dont il est question ici « can freely be defined as a materialized manifesto of European avant-garde from the 1920s and a philosophical dialogue with it at the same time » (2003 : 160).

16. Du vide à la destruction : la double fissure de l'identité serbe

L'architecte est issu de l'école moderne (mouvements d'architecture moderne en Europe dans les années 20 et 30) ; il appartient aussi à cette vague d'intellectuels qui ont étudié en Europe centrale et qui s'établissent en Yougoslavie au début du 20^e siècle. Selon Lilijana Blagojevi , c'est grâce au travail de ces intellectuels que la modernité serbe prend place. Blagojevi fait commencer la modernité serbe avec le voyage de Le Corbusier en Europe de l'Est et surtout en Serbie.

Étonnement, ce n'est pas tant l'influence de Le Corbusier en tant qu'architecte qui compte ici, mais son expérience et son opinion très négative sur la Serbie. La seule chose qu'il trouvera importante et digne de mention dans ce pays est la nature et le folklore. Il encensera ce qu'il appelle l'« homme naturel », qu'il dit retrouver dans un village du nord de la Serbie, plutôt que le caractère « chaotique et provincial » de Belgrade. Pour Blagojevi , la modernité arrive surtout, en Yougoslavie, comme une réaction à Le Corbusier, par le biais du travail des avant-gardes.

Le groupe Zénith, fondé et principalement géré par l'écrivain serbe Ljubomir Mici , appartient à ce mouvement d'avant-garde dont l'influence idéologique sur le travail de Dobrovi est indéniable. Celui-ci s'élève contre la notion principalement occidentale du noble sauvage que célèbre Le Corbusier et propose une distinction violente entre le primitif et le barbare se présentant lui-même comme tel. Il affirme que l'Ouest impose consciemment le primitivisme, qu'il considère comme une nouvelle imitation. Contre le primitif et le noble sauvage, le groupe propose la figure du barbare qu'ils conceptualisent comme suit : « to be barbarian means : begining, potential, creation » (Blagojevi 2003 : 10). Il prône ainsi l'invention contre la reproduction (avec Nikola Tesla comme figure du grand inventeur, Nietzsche et Dostoïevski comme maîtres à penser). Les théories du Zénith sont très cubistes et parlent beaucoup de mouvement comme début, ce qui rappelle le travail de Dobrovi . Mais il y a aussi dans ce groupe un besoin fondamental de présenter l'homme des Balkans, le barbare, comme un créateur moderne (mot que le groupe évite comme pour se distancier du côté romantique d'une modernité occidentale). Zénith propose aussi une balkanisation de l'Occident, où ce n'est ni le national ni l'international qui prime, mais un supranationalisme où le national serait en quelque sorte intégré et intégrant. C'est exactement là que se tient Dobrovi avec son bâtiment. Aussi, on pourrait avancer que cette pensée des avant-gardes précède l'idéologie de Tito et fonde la troisième voix qui se détache fondamentalement des deux autres tendances mentionnées plus tôt.

2. Deuxième fissure

Et pourtant, même si le bâtiment se place à l'encontre du nationalisme, l'œuvre de Dobrovi est considérée par l'OTAN comme « le cœur de la machine de guerre » [1] et prise pour cible lors du bombardement de Belgrade en 1999. Ce dernier est un bombardement stratégique qui signera la fin de la guerre du Kosovo et la fin de la gouverne de Miloševi . Le bâtiment détruit est toujours présent au centre de la capitale serbe, mais cette seconde fissure, provoquée par le bombardement, nous ramène aujourd'hui à la faute et à l'échec.

Avec la destruction du bâtiment de Dobrovi , l'Occident participe selon moi à l'avortement d'une identité de la troisième voix. Dans un texte sur l'architecture et la guerre, Robert Bevan affirme que « the destruction of the cultural artifacts of an enemy people or nation is a mean of dominating, terrorizing, dividing or eradicating it altogether. [...] Here architecture takes on a totemic quality : a mosque, for example, is not simply a mosque ; it represents to its enemies the presence of a community marked for erasure. [...] This is not collateral damage. This is the *active* and often systematic destruction of particular building types or architectural traditions that happens in conflicts where the erasure of the memories, history and identity attached to architecture and place - enforced

16. Du vide à la destruction : la double fissure de l'identité serbe

forgetting - is the goal itself » (2006 : 8). À mon sens, l'OTAN procède au même type de destruction. La destruction de l'architecture et des œuvres d'art d'un camp ennemi en temps de guerre, et plus particulièrement leur destruction stratégique, est souvent pensée directement à l'encontre d'un peuple. Il s'agit d'une manœuvre qui touche spécifiquement et délibérément l'identité. Aussi, la destruction de ce bâtiment en particulier, peu importe la situation et l'opinion, ou même la faute du peuple serbe, participe d'un effacement de l'identité à travers une éradication systématique de l'architecture.

On dira, avec raison, que la Yougoslavie était déjà démantelée et que l'entrée au pouvoir de Milošević avait fait bien plus de ravages à cette idéologie que pouvait en faire l'OTAN. On dira aussi qu'il s'agissait là d'une intervention nécessaire puisque le bâtiment était une construction qui appartenait à l'armée. On pourrait cependant se questionner sur l'implication de l'OTAN dans la guerre du Kosovo, et sur les amendements graves faits aux résolutions de l'organisation durant le bombardement. Il n'est pas question ici de défendre l'armée de la République ni les décisions de l'OTAN. Cela dit, il me semble que la complexité des guerres des Balkans et le discours qui s'y rattache généralement en Serbie et en Occident, et plus encore la division souvent catégorique des acteurs en deux camps moraux (les victimes et les coupables) non seulement participent du malaise que soulève aujourd'hui le bâtiment bombardé, mais constitue un faux problème qui mine encore la question de l'identité nationale en Serbie.

Pour Jovanović Weiss, le bombardement du bâtiment de Dobrović proviendrait d'une ignorance de l'histoire culturelle Serbe. Le bâtiment de Dobrović n'est pas un bâtiment fasciste ou autoritaire, il n'est pas attaché à une culture ou à une religion en particulier et ne relève pas tellement du symbolique ou du politique. Il n'est pas construit à l'époque de Milošević, il est édifié en fonction du vide, à travers une participation du peuple yougoslave. Mais le peuple yougoslave n'existe plus et n'est certainement pas coupable de génocide. Toujours selon Jovanović Weiss : « it was difficult to classify this building, because its presence was more represented by the void between two parts of the complex and it was extremely modern looking. [It had] no exposed columns, no ornamental narration of history, as might have been present in Stalinist architecture » (2000 : 8). Le bâtiment n'avait rien à voir avec le nationalisme serbe condamné par l'OTAN lors du bombardement. Jovanović Weiss explique aussi que, pour le peuple serbe, lorsque l'OTAN choisit de bombarder essentiellement des constructions modernes plutôt que des constructions classiques, qui plus est un bâtiment construit à l'époque où la Yougoslavie entretenait d'excellentes relations avec l'Occident, c'est un peu comme si l'Occident venait se bombarder elle-même. Le malaise provoqué par la fissure répétée du bâtiment de Dobrović provient aussi de l'impression que c'est dans la constitution de la fissure de ce bâtiment que se trouvait peut-être la solution au problème du nationalisme en Yougoslavie.

La réaction de l'Occident, par rapport aux conflits des Balkans, pourrait aussi s'expliquer par la perception primitive qu'elle a toujours eu des peuples et territoires de l'Europe du Sud-Est et de l'Orient. Selon Ivan Kucina, dans une conférence sur l'art de la Balkanisation : « Western Balkan has been locally unknown term but instantly loaded with too many negative connotations of Balkan's stereotype, signified for centuries as European subconscious. While Europe has been taken as civilized, reasonable and tolerant, Balkan has been the place of wilderness, irrationality and everlasting conflicts » [2]. Le bombardement du Ministère de la défense nationale par l'OTAN pourrait ainsi se présenter comme une volonté de refoulement d'un autre balkanique, mais aussi, si on retourne au Zénith et à Le Corbusier, comme une volonté de penser la Yougoslavie comme

16. Du vide à la destruction : la double fissure de l'identité serbe

primitive plutôt que « barbare » et ainsi de conserver le nationalisme au prix d'un supranationalisme. En bombardant ce bâtiment, c'est la modernité yougoslave qu'on empêche. Et avec elle la volonté d'avancement vers quelque chose qui ressemble beaucoup plus à un idéal démocratique que ce qu'on pourrait croire, qui, par le fait même, passe sous silence.

Conclusion

Aujourd'hui, le Quartier général militaire de Belgrade n'est toujours pas reconstruit et sa destruction n'a fait qu'approfondir une fissure qui figurait non seulement l'identité nationale, mais permettait encore le développement d'une identité nouvelle fondamentalement anti-nationaliste en Yougoslavie. La situation actuelle du bâtiment de Dobrovi en dit long sur la situation de l'identité nationale en Serbie. Pris entre un passé brièvement glorieux et une histoire plutôt sombre, le bâtiment n'a même pas l'espoir d'être détruit ou reconstruit. Il est prisonnier du temps et de l'espace comme il l'est de l'histoire et de l'autre.

Pour conclure, je me référerai à Jovanovi Weiss, pour qui le problème, ou le malaise lié à l'identité yougoslave se trouve encore aujourd'hui à l'intérieur du bâtiment de Dobrovi : « Trying to understand the future condition of Yugoslavia's national identity now asks that we think of two voids in relation to each other : One created by Nikola Dobrovi within his Army headquarters and the new one, created by NATO's bombs falling on the building. The answer seems like a delayed dilemma about which void to identify with, which void to remember » (2000 : 9).

Bibliographie

- AUGÉ, Marc, *Non-Lieux ; Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Éditions du Seuil, 1992, 149 p.
- BERGSON, Henri, *Matière et mémoire*, Paris, PUF, 1982, 280 p.
- BEVAN, Robert, *The Destruction of Memory : Architecture at war*, Londres, Reaktion Books, 2006, 240 p.
- BLAGOJEVI, Lilijana, *Modernism in Serbia ; The elusive margins of Belgrade architecture 1919-1941*, Londres, The MIT Press, 2003, 286 p.
- CERTEAU, Michel de, *L'invention du quotidien I. Arts de Faire*, Paris, 10/18, 1980, 374 p.
- Le CORBUSIER, *Voyage d'Orient, Carnets*, Paris, Fondation Le Corbusier, 1987, 1100 p.
- CHOAY, Françoise, *L'allégorie du patrimoine*, Paris, Seuil, 1992, 272 p.
- DELEUZE, Gilles, *Le Bergsonisme*, Paris, PUF, 1966, 120 p.
- JOVANOVI WEISS, Srdjan, « NATO as Architectural Critic », <http://www.cabinetmagazine.org/issu...>, [septembre 2007].
- KULLASHI, Muhamedin, *Effacer l'autre ; Identités culturelles et identités politiques dans les Balkans*, Paris, L'Harmattan, 2005, 247 p.
- LUTAR-TAVAR, Catherine, *La Yougoslavie de Tito écartelée 1945-1991*, Paris, L'Harmattan, 2005, 566 p.
- PEROVI, Miloš R., *Serbian 20th Century architecture ; from historicism to second modernism*, Belgrade, Arhitektonski fakultet Univerziteta u Beogradu, 2003, 428 p.
- VIDLER, Anthony, *The Architecture Uncanny*, Boston, The MIT Press, 1992, 257 p.

Notes

16. Du vide à la destruction : la double fissure de l'identité serbe

[1] Dans son texte « NATO as Architectural Critic », Jovanovi Weiss reprend l'expression « the heart of the war-machine » utilisée par l'OTAN pour parler du Quartier général militaire de Belgrade. Au lendemain de la guerre du Kosovo, l'OTAN défendait la destruction de ce bâtiment où l'on supposait que toutes les décisions militaires avaient été prises durant le conflit.

[2] Extrait de la conférence « The Art of Balkanisation » tenue à Parson - The New School of Design, New York, en Avril 2009.